

teusement dans un nuage de fumée, et mes autres personnages, à l'exception toutefois de l'heureux Anglais et de moi—qui ai le pied assez marin—se tordant dans les spasmes du mal de mer. Tous ces cris, ces rires, cette odeur de tabac et ces soupirs de malades s'échappant d'un salon à peine fait pour contenir à l'aise cinq personnes, étaient capables de donner des crises de nerf et des syncopes à un tambour-major de la Garde, et il fallait voir la bonne humeur du capitaine ces jours-là. Ses plus douces paroles et ses sourires les plus gracieux auraient tordu des clous à dix pieds de distance.

A part ces légers désagrémens auxquels doit s'attendre tout voyageur, je m'accommodais assez bien de la vie du bord, et passais mon temps à lire, couché sur la dunette, une quinzaine de volumes dont M. Pouvreau, lieutenant sur le *Phlégéon*, m'avait fait cadeau lors de mon départ. Outre ces ouvrages, qui pour la plupart étaient les derniers romans parus, j'avais eu la précaution d'emporter avec moi quelques bons auteurs canadiens. Bien souvent, le jour ou le soir, à la lueur bleuâtre du falôt de tribord, je m'amusai à parcourir de nouveaux toutes ces lignes qui m'apportaient comme un parfum de la patrie, et jamais je n'ai refermé les pages où pleure le poète des "Morts" et de "Carillon," où chante le barde du "Rocher Noir et du Héros de 1760," sans me sentir courir sur les reins ce singulier frisson qu'éprouvent les personnes nerveuses dans un moment d'exaltation ou d'enthousiasme. Penché sur l'ouverture du sabord de ma cabine, je regardais longtemps, au clair de la lune, les algues mouvantes venir carresser les flancs du navire, et minuit souvent me surprenait à écouter

La mer chantant toujours son hymne de souffrance, 1

pour voir si elle ne m'apporterait pas, avec les soupirs du poète, un écho de ceux de ma mère.

L'année suivante, quand, dans nos veillées sur le tillac de l'*Allier*, je relisais aux officiers français <sup>2</sup> quittant le Mexique avec moi,

1 Promenade des trois morts.

2 Le marquis de Gallifet, qui a écrit un livre charmant intitulé : " Les bivouacs du Mexique," me disait un jour, en terminant la lecture de la " Promenade des trois Morts," qu'il était bien malheureux pour la littérature canadienne que ce poème n'eût jamais été terminé. Car, ajouta-t-il, si un tel volume paraissait à Paris sous le voile de l'anonyme, personne n'hésiterait à l'attribuer à la verve étourdissante de Théophile Gauthier ou mieux d'Alfred de Musset, s'il vivait encore. Il comparait aussi les esquisses de mœurs canadiennes décalquées par M. Chauveau, à celles que Georges Sand avait faites sur la Beauce et le Perche. Bien souvent, au dire de M. de Gallifet, la plume fine et aiguë de notre romancier prenait le devant sur sa spirituelle antagoniste. F. de St. M.